

ces missionnaires devait bouleverser toutes les idées admises auparavant, et la conquête du Congo n'était pour ces derniers arrivés que jeu d'enfant. Ils allaient apparaître sur les eaux du Stanley-Pool à bord d'un vapeur de formes fantastiques, éclairé à la lumière électrique. Les projecteurs opérant la nuit dans la direction des villages, devaient faire croire à l'apparition d'un bateau-soleil, supprimant l'obscurité et prodiguant aux populations ébahies, chaleur et lumière perpétuelles. Bishop Taylor comptait sur la puissance de son fétiche nouveau pour se grandir aux yeux des indigènes. Le transport de ce bâtiment au travers de la région des Cataractes n'était pas fait pour effrayer les Américains : qu'importaient les montagnes et les vallées profondes, puisque, par la création d'une locomobile spéciale, due au génie inventif de l'évêque, le pondéreux matériel serait rapidement remorqué jusqu'à Léopoldville? A ces beaux rêves succéda bientôt la réalité. Le vapeur, débarqué à Vivi, ne s'éloigna jamais à plus de 10 kilomètres des rives, malgré des efforts considérables ; il redescendit bientôt la montagne pour être mis à flot dans le bas fleuve. Nonobstant ces déboires, quelques-uns de ces missionnaires s'installèrent à Kimpoko en 1888. Ils y menèrent une vie misérable, mais il faut louer leur héroïsme, car ils créèrent, dans un sol ingrat, et sans l'aide des indigènes, habitations et plantations. Ils se nourrissaient presque exclusivement de maïs, de sel et de chicwangué. Quant à leur influence sur les indigènes, elle était nulle : ils n'aiment pas les étrangers qui s'installent au milieu d'eux sans richesses et dont le voisinage ne leur procure aucun avantage tangible immédiat. Je fus appelé, un jour, à Kimpoko pour régler un différend qui aurait pu devenir sérieux. A tort — d'après les indigènes — les missionnaires accusaient le chef de l'endroit d'avoir tenu des propos galants à la compagne d'un des leurs. Celui-ci,

assez naturellement, avait pris la chose de très mauvaise part, et avait fait au chef des remontrances très justes, qu'il eut l'imprudence d'accompagner de menaces non déguisées. L'affaire faillit tourner au tragique et mon intervention avait dû se produire en grande hâte. Après cet incident, les missionnaires vécurent complètement isolés, et finalement, ils durent renoncer à poursuivre leur apostolat.

Cette puissante organisation des protestants ne trouva devant elle pendant quelques années, aucune action catholique. Ce n'est qu'au début de 1888 que le père Gueluy, des missions de Scheut, arriva à Léopoldville, accompagné de quelques religieux, parmi lesquels le père Cambier, dont l'œuvre de christianisation au district du Lualaba-Kasaï a pris depuis un développement si considérable et si efficace.

J'avais été informé de leur arrivée et j'avais reçu comme instructions d'établir les pères sur la rive droite à Kwamouth, où existaient quelques bâtiments élevés autrefois par des pères français et abandonnés depuis. Je me rendis à Kwamouth et j'y installai le sous-officier Hernotte avec quelques hommes, pour restaurer les habitations et commencer immédiatement les premières cultures. Lorsqu'arrivèrent les missionnaires, ils n'eurent pas à s'installer dans la brousse, et avant mon départ de Léopoldville j'eus encore la satisfaction de pouvoir constater le développement qu'avait pris la mission après quelques mois seulement de travail. C'était l'heureux prélude aux efforts considérables qu'allaient bientôt faire les missionnaires catholiques pour poursuivre leur œuvre d'évangélisation parmi les sauvages du bassin du Congo.

Notre voyage se poursuivit jusqu'à Mushie et nous rentrâmes à Léopoldville fort satisfaits, mon successeur surtout, des résultats de notre inspection. Nulle part nous

n'avions rencontré la moindre hostilité, ni relevé de troubles parmi les indigènes. Partout nous avons reçu des assurances pacifiques. Et puisque nous parlons de la question, j'ajouterai que durant tout mon séjour à Léopoldville, je n'eus à régler qu'un seul différend grave. Une caravane de la maison hollandaise ayant été pillée près de l'Inkisi, je dus m'y rendre avec une dizaine de soldats, mais les charges volées furent restituées et une indemnité fut payée sans qu'il fallut recourir autrement à la force.

Le retour. — Enfin, le 17 mars 1889, je quittai Léopoldville, après avoir pris congé de M. Van den Bogaerde et du personnel qui, avec un dévouement admirable, allait continuer sous mon successeur, à assurer le développement de ce centre important. A Lukungu, je serrai la main à mon camarade Van Dorpe qui accomplissait des prodiges au service des transports. J'y rencontrai aussi le capitaine Van Gèle, qui se dirigeait vers Léopoldville et qui allait poursuivre ses mémorables explorations de l'Ubangi et de ses nombreux affluents.

A Boma, j'allai saluer le Vice-Gouverneur général Ledeganck qui avait succédé à M. Janssen, et qui, à son tour, allait être remplacé par M. Gondry, administrateur des chemins de fer belges.

A Boma, les changements qui s'étaient produits depuis mon passage au début de 1887 étaient surprenants. C'est le lieutenant Fiévez qui commandait *ad interim* la force publique, toujours composée presque exclusivement d'hommes recrutés à l'étranger. Les diverses directions fonctionnaient régulièrement et le service de la justice également avait pris un essor notable. Je passai à Boma une huitaine de jours, heureux d'y rencontrer plusieurs amis, tous également épris de l'œuvre à laquelle chacun donnait de son mieux, et ses forces et son intelligence.

Enfin, M. Ledeganck et moi prîmes congé de M. Gondry, qui avait tenu à nous accompagner jusqu'à Banana. A peine rentré en Belgique, j'appris, avec une vive émotion, que M. Gondry avait succombé, et je me souvins des paroles émues qu'il avait eues à l'adresse des siens, laissés au pays, pendant qu'il nous serrait une dernière fois les mains. J'eus la douleur d'apprendre plus tard la mort de mon successeur à Léopoldville, l'ingénieur Van den Bogaerde, dont les travaux étaient très remarqués et qui se fut rapidement élevé aux plus hautes situations.



CHAPITRE VII

GÉNÉRALITÉS SUR LA RACE BANTU

L'on s'est souvent efforcé de percer les ténèbres qui enveloppent le passé de la race Bantu. S'est-elle élevée, à une époque quelconque, dans l'évolution des siècles, au-dessus de sa condition actuelle? Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'en entrant en contact avec elle, les Belges l'ont trouvée dans un état de barbarie et de déchéance extrême. Rien, dans le souvenir de ces déshérités, ni dans leurs traditions, ni dans leur état social, ni dans les objets d'ordre matériel qui les entourent, ne fournit un indice quelconque d'une période meilleure, d'une époque de civilisation plus avancée. Ni ruines, ni vestiges d'aucune sorte ne rappellent une autre ère. L'intelligence du noir, cependant vive, ne semblait s'exercer que dans le mal. Les indigènes se disaient heureux de leur sort, le trouvaient enviable.

Est-ce à cet état d'esprit, se transmettant à travers les âges, ou à l'état physiologique même de la race, qu'il faut attribuer ce manque d'initiative, rendant tout progrès spontané impossible? On peut presque affirmer que, livré à lui-même, le nègre ne se fût jamais perfectionné. Il fallait l'action directe et impérieuse de l'Européen pour le changer, sinon, comment comprendre que les Bantu ne se soient pas laissés pénétrer par les civilisations plus avancées

qui les enserraient de toutes parts, au nord, à l'est comme au sud ? Ce qui ne peut être mis en doute, c'est que, partout ailleurs, l'on voit le voisinage d'une civilisation supérieure agir sur les peuples qui y sont soumis, tandis que les Bantu y sont demeurés insensibles.

Les Bantu ont reculé devant la pression des races plus vigoureuses, plus avancées, mais ils se sont repliés sur eux-mêmes, n'ont rien livré de leurs secrets, comme ils n'ont rien emprunté à l'étranger. Et ce ne sont pas des sentiments de légitime fierté d'une race imbue de sa supériorité qui ont produit ce phénomène, mais plutôt la conscience de son infériorité. Le Bantu n'a aucune honte à confesser son ignorance. Il admire et subit facilement la supériorité d'autrui, il se laisse volontiers dominer par l'étranger, précisément parce qu'il croit celui-ci supérieur à lui-même. Il ne faut pas qu'il se trouve pour cela en présence de l'Européen, l'Arabe, le Zanzibarite, jouissaient à ses yeux d'un prestige extraordinaire. Ce n'est pas seulement la force et la cruauté de l'Arabe qui firent admettre sa domination.

Les souvenirs des noirs ne vont pas au delà de deux ou trois générations. Le passé ne les impressionne guère. Si ce n'est dans quelques légendes, jamais il n'y est fait allusion. Aucun signe graphique pouvant tenir lieu d'écriture n'a été découvert. Tout au plus, certains insignes, tels que des armes de forme particulière, des coiffures, des bâtons plus ou moins ornés, rappellent aux indigènes la qualité de celui qui en est détenteur.

Bien que le système décimal soit en usage, on ne découvre aucune trace de figuration numérale. Parfois quelques nœuds dans une corde, des faisceaux de bâtonnets, servent d'aide-mémoire pour rappeler des nombres peu élevés. Ils expriment le nombre 10 en montrant les dix doigts ; le nombre 20 se précise en mettant les mains ouvertes sur

les doigts de pied correspondants. Ils comptent par centaines et par multiples de mille, mais dans ces proportions, les chiffres n'ont plus de précision dans leur esprit.

Ils observent la nature et connaissent bien la succession des phénomènes qui se déroulent à leurs yeux. Les phénomènes célestes ne leur échappent point : ils suivent les phases de la lune, le déplacement du soleil et des étoiles. La météorologie leur a livré certains secrets ; ce qui concerne la force et la direction des vents suivant les saisons, les pluies, les tornades, a été bien observé. Une certaine périodicité relative aux écarts que présentent les saisons entre elles a été annoncée par les indigènes et a pu être vérifiée par les Européens.

La botanique aussi a été l'objet de leur observation : ils connaissent les propriétés médicinales de certaines plantes. Ils savent extraire les métaux et les travailler. Même la chimie ne leur est pas absolument étrangère, puisqu'ils provoquent la fermentation de leurs bières, notamment par l'emploi du maïs germé.

Mais ils ne raisonnent pas ces phénomènes ; ils les constatent, en tirent profit, et c'est tout.

Cependant, à les entendre discuter leurs intérêts matériels, la politique indigène, on ne pourrait leur dénier une intelligence vive, mise au service d'une logique serrée. Certains arguments étaient la logique même ; l'Européen avait parfois besoin de toute son attention pour les réfuter.

Mais il est fort différent de discuter avec un nègre dans la force de l'âge et un vieillard. L'enfant généralement est bien différent encore, il possède une excellente mémoire et comprend rapidement ce qu'on lui veut. Mais généralement à l'âge de la puberté, on dirait qu'un voile obscurcit la raison du nègre. Une bonne part dans ce résultat, d'après nous, est due aux excès auxquels il se livre. Cette influence ne peut être niée, car cette chute de l'intelligence

chez le noir, bien que plus lente chez certains individus, est réellement frappante, même presque foudroyante parfois. Il est rare de présenter à un enfant une image sans qu'il se rende compte de ce qu'elle figure, tandis que l'adulte ne tardera pas à en détourner son attention, n'y comprenant rien. J'ai vu des enfants chercher à expliquer des images en s'efforçant, pendant des heures, à faire comprendre à leurs aînés ce qu'ils y voyaient, sans le moindre succès.

L'histoire des Bantu comme celle des débuts de toute société est inconsistante et vague, elle n'offre pas d'éléments précis pour l'étude de ce groupe humain. Il en résulte que le droit et la politique applicables à ces peuples ne peuvent s'inspirer que de l'observation de leurs mœurs, de leurs coutumes et de leurs institutions au stade actuel de leur développement.

Pour finir, qu'il me soit permis de condamner le plus formellement, s'il en est nécessaire encore, la pratique qui consisterait à stimuler l'évolution des noirs en les soustrayant complètement à l'influence de leur milieu.

Parmi les nombreuses expériences de ce genre, et dont certaines eurent un triste retentissement, rapportons ce qui advint du premier noir qui fit un séjour prolongé en Belgique. Je veux parler de celui qui accompagna le lieutenant Liévin Van de Velde et qui ne s'appela ici que le prince Sakala, soi-disant fils d'un grand roi des environs de Vivi. Ce pseudo-prince participa aux réceptions faites à son maître, surtout en Flandre, et il y fut traité en personnage d'importance. Il agissait un peu à sa fantaisie, et en réalité, il s'était fait une idée bien singulière de notre civilisation. Comment d'ailleurs un jeune noir amené ici, élevé à l'opposé des principes que nous cherchons à inculquer à nos propres enfants, à qui l'on permet toutes les extrava-

gances, et qui, en outre, ne passe que quelques mois en Europe, pouvait-il être influencé d'une façon profitable pour lui? Sakala s'imagina que les blancs qu'il avait pu traiter avec un tel sans-gêne, ne méritaient pas plus d'égards, et qu'à part quelques-uns, son maître tout d'abord, c'étaient des personnages de peu d'importance.

Ramené au Congo, il jeta le trouble et la méfiance parmi les serviteurs noirs de l'État, en contrôlant les inscriptions portées sur leur livret. A Léopoldville, dès les premiers moments de la maladie de ce maître qui eut pour lui toutes les bontés, il ne lui accorda pas un instant ses soins. Je dus intervenir énergiquement pour le rappeler à ses devoirs. Quand son maître mourut, l'on s'aperçut que ses bagages avaient été mis au pillage. Et ce misérable Sakala osa me demander que je le prisse à mon service. Je lui fis comprendre toute l'indignité de sa conduite, et je le renvoyai dans son village. Plus tard, en descendant à Boma, je le trouvai condamné pour vol et pendant la guerre arabe, à l'Aruwimi, il trahit l'État. Telle fut l'odyssée du premier indigène congolais dégrossi par un séjour en Europe.

L'éducation des noirs se fait mieux chez eux dans leur milieu. On peut espérer quelque résultat quand un noir, ramené en Europe tout jeune, y est maintenu pendant de longues années soumis à un régime familial, et encore, j'estime que ce n'est pas désirable. Plus tard, en Afrique, les blancs n'auront plus pour lui la même attention, tandis que lui-même dédaignera ses frères plus barbares, ce sera presque fatalement un déclassé; et comment pourra-t-il se créer une famille? En tous cas, ces inconvénients ne se présentent pas au même degré quand l'éducation se fait en Afrique.

Mais quelle doit être l'éducation à donner au noir? Question très controversée et qui mériterait de longs

développements. Les uns vont jusqu'à vouloir en faire un humaniste, tandis que d'autres recommandent de le maintenir dans son ignorance intellectuelle séculaire ! La solution de ce problème délicat doit, à mon sens, tenir essentiellement compte de la condition sociale actuelle du noir. Non seulement celui-ci se trouve dénué de tout rudiment d'instruction, mais il ignore, ou néglige de recourir aux moyens qui lui permettraient de s'entourer d'un bien-être matériel qui le ferait sortir de cet état de vie primitive où il doit tout craindre du lendemain. Son existence, toujours mise en cause, est pour lui un sujet perpétuel d'inquiétude.

Cherchons à modifier cette condition matérielle du noir, en le transformant en un artisan, en un agriculteur, capable de s'entourer de confort, d'acquérir un certain patrimoine, dont il ne tarderait pas à s'enorgueillir. Et alors seulement il se sentira attiré vers l'étude, et inclinera à s'instruire, à acquérir en surplus une portion de ce patrimoine intellectuel dont à juste titre les races supérieures sont si fières.

Mais rien n'empêche que pendant l'initiation aux travaux manuels, les plus intelligents reçoivent une instruction se bornant à quelques notions simples, pouvant se traduire par le savoir lire et écrire. Naturellement, cet effort s'élargira progressivement, par la force même des choses, qu'on le veuille ou non. Surtout, n'oublions pas d'élever la femme indigène dont le rôle dans le premier stade de l'évolution aura une si heureuse et grande influence.

Et si, comme certains le craignent, des *intellectuels* surgissent un jour parmi nos sujets congolais, cherchant à soulever leurs frères contre ceux qui les ont tirés de la barbarie, mieux vaudrait, semble-t-il, que ces ingrats eussent à s'adresser à des hommes transformés par le travail et l'éducation, ayant une certaine conscience des droits et

des devoirs de l'humanité, plutôt qu'aux barbares actuels, crédules à l'excès, et par trop enclins à écouter les pires conseils.

Sachons résolument marcher dans la voie du relèvement moral et matériel d'une race trop longtemps déshéritée, là est le devoir, et malgré les prophètes de malheur, rapportons-en-nous à la justice immanente des choses.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

	PAGES
Un « départ » autrefois	5
Mission secrète	5
Embarquement de l'artillerie à Liverpool	8
Une visite au palais du roi de Bonny	9
Communications du large avec la côte africaine	12

CHAPITRE II

Arrivée au Congo	15
Premières impressions d'Afrique. — Situation internationale. — Situation intérieure	15
L'arrivée au Congo	15
Décès d'un de nos compagnons de voyage	15
La première factorerie belge au Congo	19
Résidence du roi Masala	22
La situation de l'Association internationale africaine en 1883	22
L'occupation du Niadi-Kwilu	23
Séjour à Vivi	27
De Vivi à Léopoldville	31
En route vers le haut Congo	32
Une navigation émouvante	34
Un étrange chef de poste	37
Première rencontre avec Stanley	38
Coup d'œil en arrière	39
A l'assaut d'une station	40
Choix de l'emplacement de Léopoldville	41
Séjour à Léopoldville	43

CHAPITRE III

	PAGES
Bolobo et les Bayanzi	47
Bolobo et les Bayanzi	48
Incendie de Bolobo	55
Relations avec les indigènes. Leurs mœurs et croyances .	59
Pays d'origine des Bayanzi	62
Mœurs et coutumes des Bayanzi	65
Commerce et industrie.	71
Le fétichisme	76
Incidents journaliers de la vie indigène	81
Ibaka fait mettre à mort l'enfant de sa favorite	83
L'épreuve du poison.	84
Funérailles indigènes	84
Le séjour à Bolobo	92
Comment j'entrai en relations avec les Ba-Tende	93
Le missionnaire Grenfell	96
Quelques nouvelles des efforts des Belges dans le bas Congo.	96
Projets des missionnaires protestants	99
Dans l'attente du capitaine Hanssens	101
Démêlés avec Ibaka.	104
Visite du grand féticheur de Tshumbiri.	110
Les hostilités chez les indigènes	112
Combats navals	120
Le retour du capitaine Hanssens. L'occupation du haut Congo.	120
Une visite à Léopoldville	122
Retour à Bolobo	123
Augmentation de la flottille du haut Congo. Mise en ser- vice du vapeur <i>Stanley</i>	124
Les débuts des missions protestantes.	126
L'Association internationale, puissance souveraine.	128
Les Arabes deviennent menaçants aux Stanley-Falls	129
La conquête du sud du Congo par l'expédition du grand explorateur allemand von Wissmann	133
Proclamation à Vivi de la fondation de l'Etat indépen- dant du Congo	136
Nécessité de restreindre l'occupation.	136
Récits de chasse	137
Le Haoussa Omari	148
Evacuation de Bolobo	149

CHAPITRE IV

	PAGES
Séjour à l'Équateur. — L'Ogowé. — Le retour au pays.	151
A l'Équateur	151
Nous empêchons par la force des sacrifices humains	152
Hostilités avec les indigènes.	153
Fin de séjour. Retour par l'Ogowé	155

CHAPITRE V

L'expédition Stanley au secours d'Émin Pacha. — Les Arabes au Congo	159
Second départ pour le Congo	159
La vie à bord	160
Le vapeur s'échoue dans l'estuaire du Congo	161
Transfert du Gouvernement local de Vivi à Boma	162
Le départ pour Léopoldville	164
Comme quoi pour récolter il faut semer.	167
A Léopoldville. Les préparatifs de l'expédition de Stanley.	
Incidents.	167
Le danger arabe	177

CHAPITRE VI

Léopoldville.	187
Organisation de Léopoldville	187
Wabundu et Bateke	189
Le port. Installation du plan incliné ou <i>slip</i>	192
Les indigènes sont initiés aux travaux divers.	195
Les Bangala tentent d'instaurer leurs mœurs à Léopoldville	200
L'activité sur la route des caravanes.	201
Les débuts des entreprises commerciales belges dans le haut Congo	204
Départ du <i>Roi des Belges</i> pour le haut Congo.	208
Le danger du port de Léopoldville	210
Le rôle d'Alexandre Delcommune	211
La <i>Ville de Bruxelles</i>	212
Comment le transport des pièces constituant la <i>Ville de Bruxelles</i> aurait pu amener un incident diplomatique	214
Aboutissement au Stanley-Pool de la mission d'études du chemin de fer des Cataractes.	216

	PAGES
Comment faillit périr la <i>Ville de Bruxelles</i>	217
Boma se développe et remplit son rôle de capitale	218
Création des tribunaux territoriaux	221
Les oppositions locales	222
Nos relations avec les autorités françaises de Brazzaville	226
Passagers de Léopoldville	227
La variole éclate au siège de la <i>Sanford</i> , à Kinshassa	230
La reconnaissance du réseau du haut fleuve	231
Les luttes avec les Arabes	233
L'occupation des frontières	236
Fin de séjour	238
Cultures vivrières	238
La flottille du haut Congo s'augmente en 1899 de deux unités nouvelles	240
Particularités de la navigation du Congo	241
Les maisons de commerce en 1889	246
Le retour	252

CHAPITRE VII

Généralités sur la race Bantu	255
--	-----

FIN